

III

En route vers le Sacerdoce

Louis-Marie marche sur ses vingt ans. Il a traversé, dans la piété et la vertu, ces années d'adolescence qui sont remplies d'écueils pour tant de jeunes. Sous la protection de sa bonne Mère du Ciel qui l'a conduit comme par la main. C'est d'elle qu'il apprenait ce qu'il avait à faire, nous dit son ami Blain, même dans les choses les plus obscures et les plus embarrassées, telle que peut être la vocation à un état de vie.

A la fin de sa philosophie, en effet, il lui faut orienter son avenir. Dans ses longs colloques avec Notre-Dame, il entend souvent une voix résonner au fond de son cœur : Tu seras prêtre. Sans doute en fait-il confidence à sa pieuse mère et à son directeur spirituel qui ne peuvent que l'encourager dans cette voie.

Ce rêve d'une consécration totale au Service de Dieu et des âmes l'immunise contre le monde perfide et scandaleux au milieu duquel il vit. Ce monde frivole dont il évoquera avec tant de précision l'image dans un cantique sur la *Rennes* de sa jeunesse. S'il n'a pu l'ignorer, il l'a évité avec soin et il s'est toujours maintenu à distance de ses éclaboussures.

Aussi n'eut-il jamais à défendre sa vocation, ni même à en délibérer intérieurement : elle était la continuation normale d'une jeunesse fidèle et pure. Et c'est avec la ferveur printanière qui accompagne tout appel de Dieu qu'il entra en relation avec les plus vertueux ecclésiastiques de la ville, en vue d'harmoniser son âme avec les desseins de Dieu.

Cet avenir qu'il offre à Marie chaque jour, il l'entend déjà d'une vie de renoncement, d'abandon à la Providence et de dur labeur apostolique. A une époque où trop facilement l'état ecclésiastique était une carrière, il n'a jamais compris autrement la vie du prêtre. C'est un tel avenir qu'il fait envisager à sa pieuse mère dont le cœur est tout plein de l'idéal de son fils.

Quant au terrible M. Grignon, il avait sans doute fait des rêves plus humains pour son aîné, mais devant une vocation si évidente il n'hésite pas à dire son oui. En sorte que, dans l'enthousiasme, Louis-Marie, à la fin de cet été 1692, commence à fréquenter les cours de théologie chez les Pères Jésuites de Rennes. Cependant Dieu l'attend à cette croisée des chemins pour l'orienter vers la mission spéciale que lui a fixée sa Providence dans l'Eglise.

Le pauvre sur la grand-route

En ce temps-là, pour accéder à la prêtrise, il fallait faire des études de théologie comme on pouvait et passer ensuite des examens devant un jury délégué par l'évêque. Le candidat qui était admis allait se préparer aux ordres sacrés dans une solitude pendant quelque temps. Depuis le Concile de Trente, toutefois, cette préparation était bien mieux assurée dans des *séminaires* qui recevaient en pension les jeunes clercs afin qu'ils étudient et se forment en communauté, sous la direction de maîtres éprouvés. C'était le cas de Saint-Sulpice, à Paris, d'où sortait l'élite du clergé.

Louis-Marie ne pouvait songer à cette préparation de choix, n'ayant ni relations pour le recommander et le prendre en charge à Paris, ni revenus dans sa famille pour lui assurer une pension. La Providence, dont il était l'enfant, allait tout arranger pour lui. Une parisienne, M^{lle} de Montigny, venue à Rennes pour suivre des affaires au Parlement, vint loger chez les Grignon. Elle ne tarda pas à y constater que l'avenir d'une douzaine d'enfants posait aux parents de nombreux problèmes.

Pleine de sympathie pour cette belle et édifiante famille elle chercha comment lui venir en aide. Cette petite Louise (13 ans) dont le frère aîné a fait une fille si pieuse et si obéissante, elle l'emmena avec elle à Paris et fera le nécessaire pour achever son éducation. A Louis-Marie, elle ne peut que vanter les avantages des séminaires de la capitale et lui donner le désir d'aller dans cette « terre des saints ».

Les parents Grignon partagent secrètement l'envie de leur grand fils. Mais comment payer des études à Paris et faire vivre à Rennes toute la maisonnée ? A peine de retour dans la capitale, M^{lle} de Montigny est tout heureuse de présenter sa pupille à ses amies et de les intéresser à la vocation du vertueux jeune homme qu'elle a laissé

à Rennes. Qu'à cela ne tienne ! lui dit-on. Qu'il vienne à Saint-Sulpice et on le prendra en charge ! Elle transmet aussitôt à Rennes cette invitation. Pour Louis-Marie, c'est une réponse de la Vierge à sa prière intime ; et pour son père, une offre avantageuse qui le soulagera de ses charges familiales et qui ouvrira peut-être à son fils, dont il admire les solides qualités, un bel avenir...

Louis-Marie aimait beaucoup sa famille, son collègue, les Pères Jésuites, dont il était un disciple très cher, et cette grande ville de Rennes où il grandissait depuis huit ans. Il y avait surtout les madones, les pauvres de l'hôpital, les prêtres qu'il fréquentait et les excellents amis de jeunesse qui lui resteront fidèles pour la vie, tout le quartier enfin qui a tant de fois bénéficié de ses initiatives charitables !... Mais Dieu l'appelle !

De Rennes à Paris, il y a plus de 300 kilomètres, et Louis-Marie décide de les parcourir à pied. Son père voudrait lui seller un cheval, au moins pour la moitié du chemin, mais il refuse, car c'est en pauvre qu'il veut aller à Dieu, avec ses jambes comme avec son cœur. — « Voici au moins dix écus », lui dit son oncle à qui il n'ose pas refuser. Et « un habit neuf, avec un petit paquet de linge », ajoute avec insistance sa mère, les yeux pleins de larmes. Pour lui faire plaisir, il enroule ce modeste trousseau et l'arrime à ses épaules. Toute cette tendresse familiale l'émeut soudain, mais « l'amour de Dieu le transporte », et arrachant son cœur de vingt ans à tant de mains, qui ont prise sur lui, il s'élance sur la route de Paris.

L'oncle Robert et le frère cadet, Joseph, qui ne tardera pas à entrer lui-même chez les Fils de Saint-Dominique, ainsi que l'ami Blain, veulent lui faire un bout de conduite... A une lieue de Rennes, sur le pont de Cesson où la route de Paris enjambe la Vilaine, ils l'embrassent avec émotion, et ils le laissent partir, seul, ne donnant plus la main qu'à son Père du Ciel...

Conduit et porté par Dieu comment ne jubilerait-il pas de confiance et de joie ? Sur la longue route où il avance priant et chantant, voici un vagabond en haillons : il l'accoste et lui donne le bon habit chaud que sa mère lui a remis ce matin. Le même jour, il croise un pauvre diable qui s'en va mendiant de village en village : il dépose dans sa paume creuse les dix écus de son oncle, et il repart décidé à mendier son pain comme lui. Il n'a plus rien que le solide vêtement qu'il porte pour le voyage : un pauvre hère venant à passer, il l'échange contre ses fripes.

Maintenant, dégagé de tout, il n'est plus qu'un enfant de Dieu à

la merci de sa Providence. Dans le soir d'automne qui rougeoit, il se jette à genoux et s'écrie dans un transport d'amour : « Désormais, je puis dire hautement : Notre Père, qui êtes aux Cieux, en vos mains j'ai déposé tous mes trésors et placé toutes mes espérances. » Et il fait vœu de ne plus jamais rien posséder, en propre, sur la terre... Même pas son nom. A l'imitation de saint Louis, son patron, qui signait « Louis de Poissy », en souvenir de l'église de son baptême, il ne sera plus que *Louis-Marie de Montfort*.

Cheminant à grandes foulées, il vivra d'aumônes, et mendiera son pain et son gîte à chaque étape. La tenue de loqueteux où il s'est mis ne peut qu'éveiller la méfiance et il essuie bien des humiliations et des rebuts. Le meilleur accueil qu'on lui puisse faire est celui des chemineaux hirsutes et portant besace : le croûton de pain, les restes de fricot et la paille de l'écurie.

Et voici qu'en cette fin d'automne, le mauvais temps ajoute encore à sa peine. Sous les pluies qui tombent à torrent, les routes du Perche sont boueuses et défoncées, et sur les plateaux de la Beauce les rafales accourent de l'horizon pour lui fouetter le visage. Mais qui pourrait arrêter ce jeune que l'amour transporte et qui vient de trouver comme le Poverello d'Assise, la joie parfaite dans le dénue-ment ?

Dans Paris, la grand'ville

Dans cette marche au Séminaire, nulle place pour la curiosité ou le tourisme. En moins de dix jours, il est aux abords de la capitale. Paris n'était pas la fourmière humaine d'aujourd'hui, mais la cité fière de ses palais somptueux, de ses flèches dentelées, des dômes luisants où passent les ombres fugitives des nuages ouatés de l'Île-de-France.

C'est aussi la ville qui captive les provinciaux et les étrangers par ses plaisirs et ses tentations. En y entrant, Louis-Marie fait un pacte avec ses yeux : il ne se permettra aucun regard qui puisse déplaire à Dieu et troubler son âme. Huit ans durant, il tiendra sa résolution comme un vœu, et sa modestie fera l'édification de tous. « Il quittera Paris, raconte son ami Blain, comme il y était entré, sans avoir rien vu qui pût satisfaire ses sens, comme s'il eût été aveugle. »

Pour sa première nuit, c'est Bethléem qui l'attend. Il a erré long-

temps pour trouver l'adresse de sa bienfaitrice ; et il n'a point d'argent pour se faire admettre dans un restaurant. Dans un tel accoutrement, d'ailleurs, qui accepterait de lui ouvrir sa porte ? Voici une venelle d'écurie : il y cherche refuge et la Providence lui envoie à point nommé sa pitance.

Quand il en sort, le lendemain, pour se présenter à l'hôtel de M^{lle} de Montigny, il a mine piteuse et il fleure violemment la paille et l'étable. La stupéfaction de la noble paroissienne de Saint-Sulpice est telle qu'après l'avoir accueilli et soigné, elle ne croit pas pouvoir le présenter chez les Messieurs du Séminaire, où il faudrait d'ailleurs payer une pension élevée. Louis-Marie savoure cette déconvenue qui lui souligne sa situation de pauvre, et il attend en paix les résultats des démarches de la charitable demoiselle.

Celle-ci s'adresse à son ancien curé, Claude de la Barmondière, disciple de M. Olier, qui dirige tout près une maison pour clercs sans fortune. « Ceux auxquels Dieu accorde la grâce d'y être reçus, dit le règlement, bien loin d'avoir de la confusion de la qualité de pauvre s'en estimeront fort honorés, puisque Jésus l'a rendue si glorieuse en sa personne, en ses plus chers amis et en toutes ses maximes. »

Rien ne répond mieux au désir de Louis-Marie, qui ne rêve que d'une vie recueillie, studieuse et austère. Il obtient tout de suite la confiance de son supérieur à qui il se fait connaître « par une confession générale de sa vie et la manifestation entière de son intérieur ».

Il ne tarde pas non plus à écrire à ses parents et amis de Rennes pour les rassurer sur la bonne issue de son voyage et leur faire part de sa joie d'être tout à Dieu. A son ami Blain, qu'il avait laissé en théologie, il envoie une invitation enflammée à venir le rejoindre à Paris. En termes vifs, animés, pathétiques, il le presse de quitter sa famille afin de pouvoir servir le Seigneur en liberté. Et J.-B. Blain, saisi par l'appel véhément d'un condisciple qu'il a toujours admiré, finit par le suivre...

Entré comme un pauvre, chez M. de la Barmondière, Louis-Marie y demeure par charité. Avec l'hiver 1693, ce fut le froid et la famine dans tout le pays... A tel point qu'on suspend de payer sa modique pension. On aurait pu le renvoyer alors, mais la vertu de notre jeune lévite est déjà connue, et tout est mis en œuvre pour le garder. Quant à lui, sachant que le Seigneur ne peut lui manquer, il chante : « Vous êtes, Seigneur, la part de mon héritage ! »

Rendez-vous avec la mort

M. de la Barmondière était très charitable. Beaucoup d'aumônes lui passaient par les mains, qui allaient encore aux besogneux, aux écoles, aux catéchismes. Et aussi à l'entretien des trente pauvres clercs qu'il avait pris en charge à la fin de sa vie. Mais il ne pouvait jamais faire face à tant de besoins et les dettes l'avaient empoisonné tout le temps où il avait été curé de Saint-Sulpice, jusqu'à l'obliger à en résigner la charge en 1689. Laissant à d'autres le soin de payer les travaux de la monumentale église, alors en construction, il appliquait désormais ses ressources à faire vivre ses pensionnaires.

Or, avec le terrible hiver de 1693, tout devient rare et cher. Comment va-t-il pouvoir garder ceux qui ne lui apportent aucune rétribution ? Louis-Marie comprend qu'on peut, d'un jour à l'autre, le mettre sur le pavé. A toute extrémité, le dévoué supérieur propose aux pauvres clercs de suppléer à leur pension en quêteant ou par des services rémunérés, comme de veiller les morts.

Frère quêteur pour la Communauté ! Pour Louis-Marie, c'est une aubaine ! « Il est tout heureux, dit Blain, de boire la honte attachée à cette mendicité obscure, de faire profession de la plus rigoureuse pauvreté et d'en recueillir les rebuts et les mépris. » On le voit se mêler aux foules loqueteuses et faire la queue devant les hôtels et les maisons charitables où l'on distribue des vivres, ou des vêtements, ou de la monnaie. Il quête, non pour lui seul, ni pour lui d'abord, mais pour ses confrères et pour les miséreux qu'il croise dans la rue.

Or il arrive que son humilité est plus payante qu'un riche patrimoine. En dépit des temps difficiles, il recueille beaucoup d'aumônes qu'il ne cesse de distribuer autour de lui...

Les pauvres clercs pouvaient encore obtenir quelques subsides en allant veiller les morts sur la paroisse de Saint-Sulpice. M. de la Barmondière désigna M. Grignon avec trois autres, qui n'étaient guère plus riches que lui, pour assurer ce service quotidiennement demandé. Sans compromettre ses études qu'il ne néglige jamais et en dépit d'une nourriture bien maigre sur laquelle il se prive encore, il va sacrifier ses nuits dans des veilles austères, et cela jusqu'à quatre fois par semaine.

Ces rendez-vous avec la mort sont d'abord pour lui une bonne occasion de prier, et c'est quatre heures d'oraison qu'il s'impose, à chaque fois, « à genoux, mains jointes et le corps immobile », nous

dit Blain. Puis, après deux heures de sommeil, il s'adonnait à la lecture spirituelle et à l'étude de ses cahiers de théologie. Une collation était offerte aux veilleurs pour les soutenir, mais Louis-Marie la refusait souvent, tout comme il se refusait de compenser, durant le jour, les privations de ces longues nuits.

Dans le silence nocturne, ce face à face avec la mort marque notre fervent jeune homme pour la vie. Et d'autant plus qu'il en interroge le mystère et s'en applique les leçons. Il lui arrivait, note Blain, « de découvrir la face des cadavres, et de considérer à loisir, dans leur laideur et leur difformité affreuse, le charme trompeur d'une jeunesse et d'une beauté évanouie et la folie extrême qui s'en laisse enchanter ».

Un soir, c'est dans un hôtel princier qu'il entre pour passer la nuit. Un jeune homme de qualité qui ne songeait qu'au plaisir repose là dans un décor somptueux de glaces et de lambris. Mais c'est le vice qui l'a tué : il a été attaqué et blessé mortellement à la sortie d'un lieu de débauches... Et son corps est si infect que les bedeaux eux-mêmes ne pourront y tenir, demain, en le portant en terre. Toute la folie du péché apparaît à Louis-Marie dans cette tragique destinée. Et en songeant au jugement de Dieu sur cette âme, il est envahi par une nausée violente contre le monde pervers qui entraîne les âmes à leur perte éternelle.

Une autre nuit, il est devant une des premières dames de la Cour que tout le monde flattait pour sa beauté. Il s'attarde à contempler ses traits ravagés et à constater le vide soudain que la mort a fait autour d'elle : seul un valet est resté dans cette maison de riche où quelque temps auparavant tout le beau monde accourait pour idolâtrer cette femme.

L'âme de notre jeune Breton, dans ces rendez-vous avec la mort, devient encore plus grave et plus profonde. Les visions de ces nuits funèbres reparaîtront avec un réalisme sans pitié dans les sermons du missionnaire. Et dans ses Cantiques, il ne sera pas le génie nostalgique qui amollit les cœurs de ses tristesses et de ses regrets, mais l'Ange des tombeaux qui réveille les vivants avec le « *Carillon de la mort* ».

« Votre Père sait ce dont vous avez besoin »

La bonne Providence avait ouvert à Louis-Marie la maison de M. de la Barmondière. En dépit de sa pauvreté et des circonstances, elle l'y gardait. Moins que jamais il ne pouvait douter d'elle.

Mais ceux qui, autour de lui, étaient témoins de sa tranquillité, pouvaient croire à une certaine inconscience de l'insécurité où il vivait. « Ils se demandaient même, dit Blain, s'il était encore de ce monde et sensible aux misères de la vie. » « Que fussiez-vous devenu, lui dit-on une fois, sans ménagement, si M. de la Barmondière vous eût renvoyé ? Il répondit froidement qu'il n'y avait pas encore pensé... »

Surprise plus grande encore : loin de lui être à charge, il était une providence pour toute la maison. Le produit de ses quêtes et de ses veilles, l'exemple de ses vertus et de son travail — car il était l'élève le plus brillant de la communauté — n'étaient-ils pas la plus riche des ressources ? Le Frère quêteur était devenu le bienfaiteur des indigents en faveur desquels il se dépouillait de tout ce qu'il recevait : « L'argent et les habits ne restaient entre ses mains que le temps de les faire passer aux nécessiteux », note Blain.

Un jour, dans la rue, une pauvre femme l'aborde déplorant sa misère. Il n'avait en poche que trente sous. « Combien vous faut-il aujourd'hui ? lui demande-t-il. « Trente sous », répond-elle. « Eh bien, les voilà !... » Elle fut si consolée de ce geste qu'elle lui en témoignait sa reconnaissance à chaque rencontre.

En cet hiver interminable où il grelotte souvent, voici qu'on lui offre une soutanelle neuve, bien chaude, qu'il n'a qu'à endosser. Avant de songer à étrenner ce vêtement, il se préoccupe de tel pauvre clerc qui aurait bien besoin aussi d'être mieux vêtu. En lui faisant présent de la soutanelle, il reste avec ses vieilles hardes.

Dans l'une de ses lettres à Rennes, sa mère a dû lire entre les lignes la misère de son fils. Elle lui fait confectionner et lui envoie un habit neuf. Louis-Marie est bien ému en ouvrant ce paquet et il songe à toute la place qu'il tient dans le cœur des siens. Cet habit fruit de tant d'amour, de tant de privation peut-être, est sans prix à ses yeux. Mais la grâce prend vite le pas sur la nature : c'est Jésus qui souffre dans ce confrère mal vêtu qu'il coudoie chaque jour. Et l'amour de Jésus, c'est tellement plus que l'amour d'une mère ! Une voix d'Évangile monte, impérieuse, du fond de son cœur : « Chaque fois que vous avez donné un vêtement à un pauvre, c'est Moi que vous avez vêtu ! » Et sans plus tergiverser, le présent maternel passe dans les mains d'un autre.

Cependant, lorsqu'il se rend en Sorbonne, il s'aperçoit que son vêtement n'est plus sortable et que, même bien raccommodé, il ne peut survivre. Il va trouver M. Le Vallier, un pieux laïque qui avait sa chambre à côté de la sienne, et qui faisait volontiers les courses

des clercs : « Voudriez-vous avoir l'obligeance d'aller à la friperie et de m'y acheter un bon habit de dessous, en peau d'élan, si possible, pour qu'il soit d'un plus long usage ? » Et il lui remet trente sous pour cette emplette. « Trente sous ! se récrie l'homme. Mais comment puis-je trouver rien de convenable à ce prix-là ? — Allez toujours, et ne vous mettez pas en peine ! Si on veut vous le vendre plus cher, vous donnerez les trente sous au premier pauvre que vous rencontrerez... Et la Providence y pourvoira autrement ! »

Le commissionnaire revient bientôt, disant : « On s'est moqué de moi quand j'ai demandé pour trente sous ce qui vaut bien deux pistoles... Aussi ai-je donné vos trente sous à un pauvre, selon vos intentions ! — Voilà qui est bien ! » répliqua Louis-Marie. Pendant que vous étiez occupé à me faire cette charité, une personne est venue m'apporter les deux pistoles qui sont nécessaires. Je vous prie de les porter au marchand et de me rapporter l'habit. »

C'est ainsi que le jeune saint multipliait autour de lui les attentions de sa charité, s'en remettant pleinement à la Providence pour ses propres besoins. « J'ai un père dans les Cieux qui ne m'a jamais manqué », aimait-il à redire souvent.

« Il s'est élancé comme une torche enflammée »

La pauvreté est le meilleur climat d'Évangile. Chez M. de la Barmondière, cela est évident : sur la misère joyeusement supportée fleurissent la prière et la charité. Le supérieur est le premier à mettre ses biens, son expérience et son zèle au service de ses pauvres clercs.

Louis-Marie ne cesse de bénir le Seigneur de l'avoir introduit dans une communauté aussi fervente, régulière et laborieuse. Il prend occasion de la rigueur des temps pour s'épanouir dans les plus difficiles vertus : le recueillement et l'oraison, la mortification et l'abandon à la Providence.

En se rendant en Sorbonne, il parcourt les rues du Quartier Latin. Loin d'y laisser errer ses regards, il ne cesse de prier intérieurement pour chacun de ceux qu'il croise. On remarque aussi qu'il n'oublie jamais de saluer les statues de la Vierge ou des Saints qui sont dans les niches, au coin des rues ou au-dessus des portes. On dirait que son bon Ange les lui signale au passage.

Il était fort gai dans les récréations sans jamais s'y dissiper. Dans ses conversations, il en revenait toujours à parler de Jésus et

de Marie dont l'amour l'enflammait soudain. Une ferveur impétueuse l'animait alors et devenait contagieuse. C'était comme une ivresse provoquée en lui par le vin nouveau du Saint-Esprit, dira Blain qui le connaissait depuis longtemps. Une sainte ivresse qui est le comble de la sagesse, ajoute-t-il, bien qu'elle soit réputée folie aux yeux des mondains et qu'elle n'attire d'eux que des mépris pour les âmes heureuses que Dieu favorise.

Sauf pour les actes de piété et de charité qui le trouvent chaque fois disponible, il n'est pas de ceux qui sont toujours prêts à aller en visites ou à gaspiller le temps en entretiens futiles. Il accepte cependant d'accompagner l'un ou l'autre confrère en sortie, mais il s'enferme alors dans la stricte réserve. Avec son ami Blain, par exemple, le voici chez un banquier : à peine introduit dans cette maison d'affaires, il se tient nu-tête dans le vestibule, et dans le va-et-vient de la domesticité il attend, en prière, la fin de l'entrevue. Il prend la même attitude effacée, quelque temps plus tard, chez un abbé de qualité qui demeure tout édifié de tant de modestie et de recueillement. Et comme il marche souvent le chapeau sous le bras, Blain est tout surpris de lui entendre dire que c'est par respect pour la présence de Dieu.

Dès sa première année de séminaire, le voilà donc lancé, à perdre haleine, sur la route des Saints. Il les imite non seulement dans la ferveur et la longueur de leurs oraisons, mais encore dans les vertus solides de l'humilité, de l'obéissance et de la mortification. Blain nous rapporte qu'il accueillait avec empressement les tâches les plus répugnantes de la Maison, conscient d'être le dernier de tous. Ayant été admis par charité, il veut être à la disposition de tous, celui dont on use sans ménagement et qui ne se lasse pas de servir. De fait, certains exagèrent même et l'importunent de leurs taquineries et de leurs mauvais tours, mais le saint lévite accepte tout avec le sourire.

Sitôt dans sa cellule, il se met au travail. Et comme si cette vailance dans l'étude ne suffisait pas, il se mortifie secrètement de mille manières, se charge d'instruments de pénitence — il n'ôtait l'un que pour prendre l'autre, dit Blain — et se donne de sévères disciplines. Son voisin, M. Le Vallier, le pieux laïque dont nous avons parlé, faisait souvent part à Blain de son effroi de l'entendre se flageller ainsi. En ces temps-là Louis-Marie venait de découvrir l'ouvrage de M. Boudon sur *Les Saintes Voies de la Croix*, et cette lecture attisa encore en lui l'attrait de Jésus crucifié et la générosité à embrasser toutes les occasions de se renoncer et de s'immoler.

C'est pour être tout à Dieu qu'il est venu à Paris. Rien ne saurait le détourner de son idéal. Aussi, « jamais homme n'est moins susceptible de respect humain ». Pourvu qu'il soit sûr de faire le Bon Plaisir de Dieu, rien ne le décourage. On peut « le mettre sur le tapis », ou « rire à ses dépens » dans la Communauté, cela n'assombrit en rien cette âme pure qui ne sait rien refuser à la grâce.

« Le pur amour de Dieu règne en nos cœurs ! » C'est l'en-tête de ses journées comme de ses lettres ! Vraiment, il s'est élancé comme une torche enflammée, et rien ne pourra plus l'arrêter dans son élan mystique. C'est à tel point que M. de la Barmondière, si éclairé et si saint pourtant, craignant de ne pas le suivre, l'adresse de temps à autre, à M. Baüyn, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice pour qu'il prenne sa direction et se conforme à ses avis.

« *Entre vos mains, Seigneur...* »

Sous les instances de M. de la Barmondière, Louis-Marie, qui ne sait qu'obéir, accepte de recevoir les ordres mineurs aux Quatre-Temps de septembre 1694. Pour s'y préparer, il se retire avec les autres ordinands de Paris dans la solitude de Saint-Lazare où M. Vincent et ses fils ont tant fait alors pour le renouveau du clergé.

Dans le silence de la retraite, il revoit la route difficile sur laquelle il chemine depuis son enfance et toutes les épreuves qu'il a dû surmonter depuis qu'il est à Paris. A chaque pas, il reconnaît que la main de Dieu a tout conduit et ne l'a jamais abandonné. Un chant de confiance éperdue monte en son cœur : « Le Seigneur est mon Berger, rien ne saurait me manquer ! »

Or voici que pendant les Exercices, M. de la Barmondière tombe gravement malade et meurt après quelques jours. Louis-Marie en apprend la nouvelle au moment où il sort de Saint-Lazare. M. de la Barmondière, celui qui l'avait accueilli et entretenu pour rien dans sa Communauté, qui l'avait consolé et encouragé si paternellement dans les heures difficiles, qui l'avait dirigé avec tant de sagesse vers la perfection !

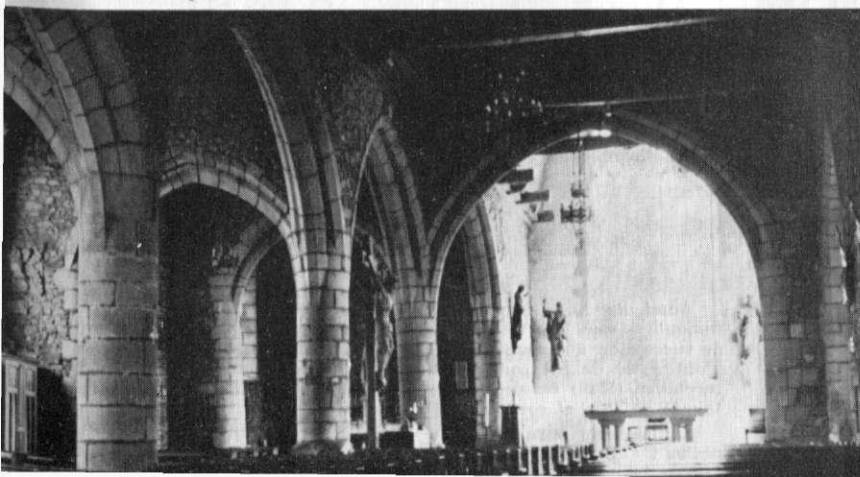
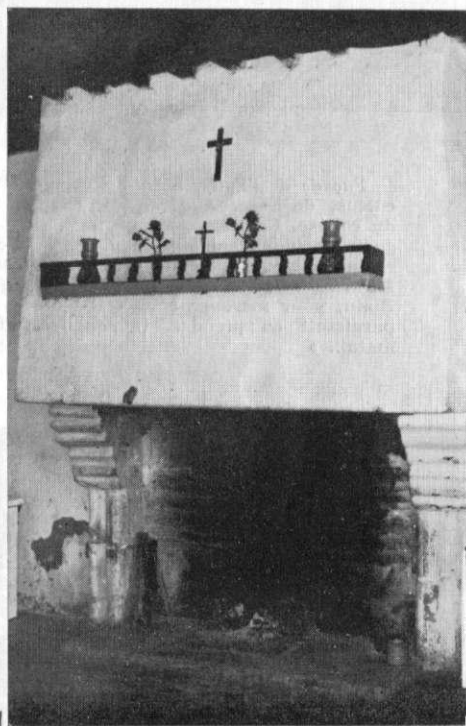
Ses confrères qui savent tout ce qu'il doit à son bienfaiteur l'épient pour voir comment il va réagir devant un tel malheur. « A cette nouvelle il parut étonné », dit Blain, « mais non troublé » ; « il ne perdit rien de sa paix »... Cela les frappe tellement que l'un d'eux s'exclame : « Monsieur Grignon, vous êtes un grand saint ou



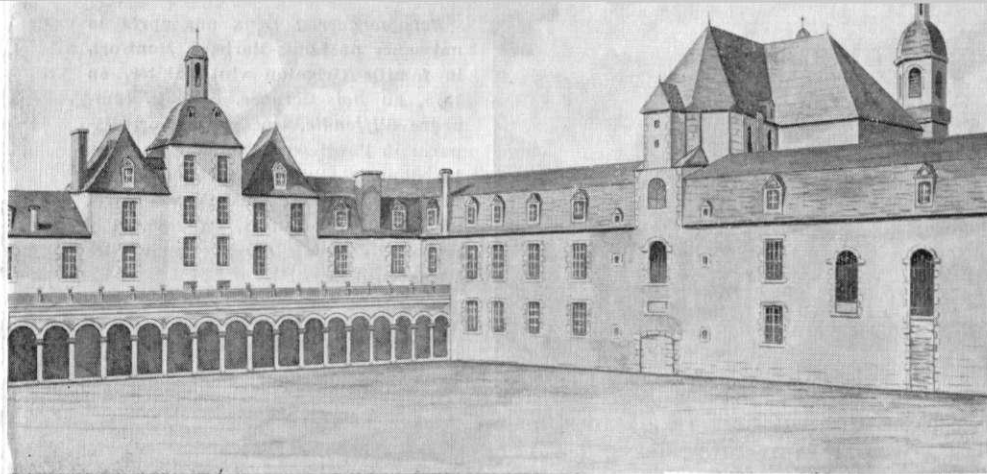
Bois-Marquer : Deux ans après la naissance de Louis-Marie, à Montfort, la famille Grignon vint habiter, en 1675, au *Bois-Marquer*, dans la campagne d'*Iffendic*. Une petite tour, disparue, à l'angle droit de cette maison, lui donnait allure de gentilhomme. Louis-Marie y vécut jusqu'à son entrée au Collège de Rennes, en 1685. Il y revint, chaque année, pour les vacances d'été.

Cheminée : Dans la salle principale, grande cheminée autour de laquelle s'agrandissait chaque année le « cercle de famille »... Les parents Grignon virent naître successivement : *Jean-Baptiste*, 1672, qui meurt à 5 mois ; *Louis-Marie*, 31 janvier 1673, qui demeure l'aîné ; — *Joseph-Pierre*, 1674, qui deviendra Dominicain ; *Renée*, 1675 ; *Raoul*, 1676 ; — *Sylvie*, 1677, qui deviendra religieuse de Fontevrault ; *Gilonne*, 1678 ; — *Françoise-Marguerite*, 1679 ; — *Guyonne-Jeanne*, 1680, qui deviendra Bénédictine du Saint-Sacrement ; — *Françoise-Thérèse*, 1681 ; — *Gabriel-François*, 1682, qui deviendra curé de Saint-Léger ; — *Gilonne*, 1683 ; *Jeanne-Françoise*, 1684 ; — *Alain*, 1685 ; — *Jeanne-Mathurine*, 1686 ; — *Jean-Baptiste*, 1689, qui a pour parrain Louis-Marie et continue la lignée des Grignon ; — *Ambroise*, 1690 ; — et *Jeanne-Marguerite*, 1691.

Soit 18 enfants, 8 garçons et 10 filles, 3 prêtres et 3 religieuses.

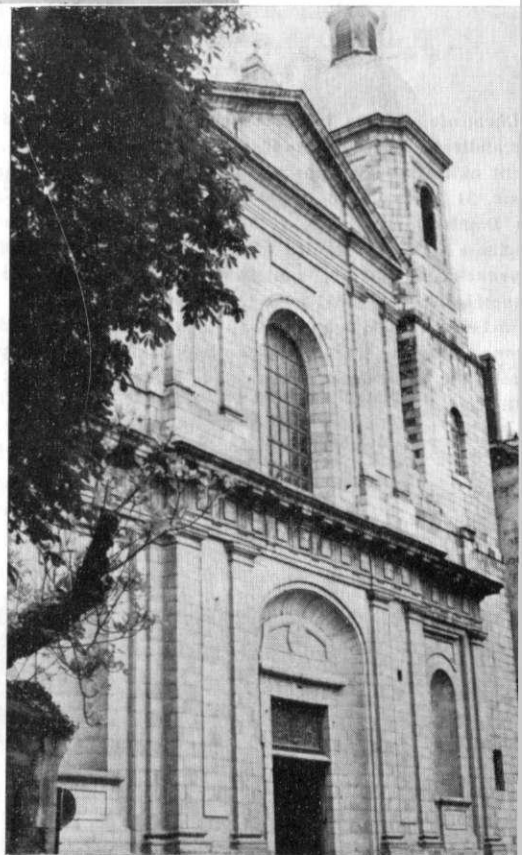


Eglise d'Iffendic : Intérieur de l'église d'*Iffendic*, ancienne (x^e s.) et de grand cachet (elle vient d'être restaurée). On y lit dans la chapelle qui est à droite du chœur : « Saint L.-M. de Montfort est venu souvent prier dans cette église où il fit sa Première Communion, et y fut parrain d'une de ses sœurs. » Le banc de la famille Grignon se trouvait dans la même chapelle.



Cour de Jeux, de l'ancien collège des Jésuites, à Rennes (lycée actuel). L'un des plus importants de France au XVIII^e siècle. Plus de 3.000 élèves fréquentaient ses cours qui étaient gratuits : externes, et dispensés chez l'habitant, ils formaient un milieu vivant et agité qui maintenait en alerte les autorités du guet. Mais une belle nuit en sortait, surtout au moyen des « Congrégations de la Sainte Vierge ». Louis-Marie y fut élève de 1685 à 1695.

Façade de l'Eglise Saint-Sauveur où l'on vénère la Vierge miraculeuse de Notre-Dame des Miracles et Vertus. Allant et revenant du collège, Louis-Marie y rentrait, chaque jour, pour y prier longuement sa « Bonne Mère », dont le culte venait d'être ranimé récemment par l'érection de « l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Miracles » (1670). « Il faudrait faire un journal de sa vie, écrit Blain, pour marquer en détail tous les soins que la Bonne Mère paraissait en prendre. Il semble qu'Elle le conduisit par la main... »



Autel de Notre-Dame des Miracles et Vertus, dont le culte remonte à une intervention miraculeuse de 1357, lors de la guerre de succession au trône de Bretagne (cf. p. 11). Depuis, les Rennais n'ont cessé de lui confier leur sort, lors des guerres (1488), des incendies (1720) ou des révolutions (statue détruite, en 1793, restaurée en 1876 et couronnée le 25 mars 1908).

Louis-Marie aurait entendu Notre-Dame lui dire : « Tu seras prêtre ! » Cela fut si clair que sa vocation fut fixée et qu'il n'eut jamais la pensée d'en douter...

un grand ingrat... Un grand ingrat, si vous n'êtes point touché de cette mort... Un grand saint si, en étant bouleversé, vous en dominez le sentiment par vertu ! »

Bouleversé, certes, il l'est ! Mais son cœur de pauvre a tellement le réflexe de se blottir dans la main du Seigneur qu'il demeure dans un parfait abandon jusque dans le moment où il perd son seul appui humain. Quelques jours après les obsèques de M. de la Barmondière, il écrit à son oncle Alain Robert : « Je ne sais point encore comment tout ira, si je demeurerai ou si je sortirai. Quoiqu'il m'arrive, je ne m'en embarrasse point : j'ai un Père dans les cieux qui ne saurait me manquer... Il m'a conduit ici et m'y a conservé jusqu'à présent : il le fera encore avec ses miséricordes ordinaires. »

La Communauté de M. de la Barmondière fut dissoute : les clercs pouvant payer 260 livres de pension furent admis dans le petit séminaire de Saint-Sulpice ; la Communauté de pauvres écoliers, dirigée par M. Boucher, reçut les autres, dans une dépendance du collège de Montaigu. Louis-Marie est de ce dernier groupe. Le milieu est pieux et studieux comme celui qu'il vient de quitter. Mais les conditions de vie y sont déplorables : nourriture insuffisante et dégoûtante, viande de rebut qui donne la nausée et révolte l'estomac. Chacun doit se procurer son pain ; on ne fournit aux écoliers que le fricot qu'ils ont à préparer eux-mêmes, et l'eau qui est distribuée « de façon fort libérale », dit Blain.

Avec ses pénitences coutumières, ses études plus ardues que jamais et une telle nourriture, Louis-Marie ne peut y tenir. Il tombe d'épuisement au moment où il assure son tour de cuisine. Il demande qu'on le conduise à l'hôpital où les religieuses l'admettent dans la salle des prêtres et s'empressent de le soigner. Le voilà sur la croix et dans le dénuement complet, encore une fois... Pour de longues semaines, sans doute. Mais, dans sa détresse, il sent une joie soulever son âme. Il dit à son ami Blain quand il vient le voir : « Je suis dans la maison de Dieu (Hôtel-Dieu), quel honneur ! Mes parents n'en seront peut-être pas trop aise, mais la nature est-elle jamais d'accord avec la grâce ? » Et Blain d'ajouter : « Ni plaintes, ni inquiétudes, ni aucune marque de peine ou d'impatience », chez ce malade qui est aux portes de la mort et dont on a tiré tout le sang, par des saignées répétées, selon la barbare médication de l'époque. « On ne lui ferma la veine que lorsque le corps épuisé de sang n'en pouvait plus rendre. Sa vie était désespérée et on l'abandonnait à la mort... »

Cependant, soit inspiration divine, soit révélation, le moribond

disait à son ami : « Non, ce n'est pas encore mon heure, je vais guérir... » Et de fait, peu de jours après, « il parut comme ressuscité, en état de se lever, de marcher, de lire et de prier... » Et comme dans l'histoire de Job, après l'épreuve, voici les caresses de la Providence. Au sortir de l'Hôtel-Dieu, c'est le Petit Séminaire qui le reçoit, lui, le Pauvre... Le Supérieur, M. Baüyn, à qui M. de la Barmondière l'avait adressé plusieurs fois, le considère comme un saint ; par ailleurs, son ami Blain n'a cessé de redire devant tout le séminaire l'admiration qu'il a pour son compatriote.

Quant à la pension, tout s'arrange à point : une bienfaitrice des pauvres clercs, M^{me} d'Alègre, demande qu'on applique à M. Grignon les cent cinquante livres qu'elle versait chaque année au Petit Séminaire, et pour compléter cette somme à 260 livres, le bon Supérieur s'entremet pour faire obtenir, au bénéfice de notre Saint, une chapellenie de plus de 100 livres à Saint-Julien-de-Concelles, dans le diocèse de Nantes. « La Providence de Dieu m'a mis au Petit Séminaire, peut écrire Louis-Marie, tout joyeux, à son oncle. Remerciez Dieu, pour moi, des grâces qu'il me fait, non seulement pour les choses temporelles, qui sont peu de chose, mais pour les éternelles... » (11 juillet 1695.)